

BULLETIN BAUDELAIRIEN



Décembre 1993

Tome 28, n° 2

BULLETIN BAUDELAIRIEN

Décembre 1993

Tome 28, N° 2

SOMMAIRE

- «LA FANFARLO» DE PRIVAT D'ANGLEMONT
DÉCOUVERTE PAR WILLY ALANTE-LIMA page 47
- SUR BAUDELAIRE ET CHATEAUBRIAND
par André Vandegans page 61
- BAUDELAIRE ET ROBESPIERRE: À LA RECHERCHE
D'UNE «BELLE PHRASE» PERDUE
par Jean Deprun page 71
- «ASSOMMONS LES PAUVRES!»: ENTRE LE *TU* ET LE *VOUS*
par Richard D. E. Burton page 74
- UN ADMIRATEUR DE BAUDELAIRE: PAUL JUILLERAT
par Christophe Stoecklin page 81
- BAUDELAIRE EN ALLEMAGNE:
LA COLLECTION VENICE SAKELL page 83

SIGLES

Paris, lieu d'édition, n'est pas mentionné.

Buba *Bulletin Baudelairien*

CPI Baudelaire, *Correspondance*, 2 vol., éd. Claude Pichois et Jean Ziegler, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1973.

LAB *Lettres à Charles Baudelaire*, éd. Claude et Vincenette Pichois, Neuchâtel, Éditions de La Baconnière, «Études Baudelairiennes» IV-V, 1973.

OC Baudelaire, *Œuvres complètes*, 2 vol., éd. Claude Pichois, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1975-1976.

«LA FANFARLO» DE PRIVAT D'ANGLEMONT DÉCOUVERTE PAR WILLY ALANTE-LIMA

Poète, romancier, biographe, critique et journaliste, Willy Alante-Lima a révélé la source principale de *La Fanfarlo* de Baudelaire dans un article de *Généalogie et Histoire de la Caraïbe*, numéro 49 de mai 1993, pages 790-793. «Magnifique trouvaille», ainsi commence le titre de l'article de l'écrivain antillais. «Trouvaille», c'est peu dire. Remarquable découverte, donc.

La nouvelle de Privat a paru dans le feuilleton de *La Patrie* des 29 et 30 novembre 1842 sous le titre «Une grande coquette»¹.

W. Alante-Lima a résumé cette nouvelle, et son résumé emporte la conviction.

Nous reproduisons ci-dessous le texte de Privat. Les lecteurs pourront ainsi se livrer à une comparaison édifiante. Nous nous sommes borné à corriger quelques fautes d'impression, tout en conservant les graphies d'époque².

¹ Ce quotidien avait été fondé par Pagès de l'Ariège en 1841; c'était une feuille de l'opposition. Un banquier l'acheta en 1844 et en fit un organe conservateur (d'après *GDU*).

² Nous conservons aussi les différentes graphies du nom de la danseuse: St-Valery, Saint-Valery, Saint-Valéry.

UNE GRANDE COQUETTE

Paul de Plouermel était venu de Brest à Paris pour dépenser sa jeunesse et tâcher de se créer un avenir; mais il y avait trouvé tant d'ennui, de mauvaise volonté, de déboire, qu'il ne savait plus à qui s'adresser, à qui demander conseil, pour se diriger dans la route qu'il voulait suivre. Dégouté de tout ce qu'il voyait, fatigué de ses inutiles démarches, découragé, il abandonna ses projets d'ambition pour ne plus penser qu'à trouver une façon large et facile d'éparpiller cette énergie armoricaine, qui au temps des folles guerres et des lointaines expéditions, faisait des hommes d'armes de cette vieille, noble et poétique province de Bretagne, les plus braves, les plus vaillans de nos ancêtres; car c'est un titre que d'être reconnus les premiers champions de ce beau pays de France, cette terre classique des nobles et aventureux courages.

Un jour que tous les ennuis de la sollicitation semblaient fondre sur lui, qu'il ne savait plus à quel saint se vouer, il se prit à penser, à se composer un nouvel avenir, tout d'amour et de folies. Mais n'ayant pas une fortune assez grande pour pouvoir dire au monde: je ne veux rien, je ne désire rien, et je ne fais rien, peut-être aussi la peur de l'ennui, fit qu'il décida dans sa haute sagesse que l'étude d'un art, peinture ou sculpture, musique ou littérature, indifféremment, pourrait chasser ce compagnon obligé de l'oisiveté¹. Cependant, il crut avoir plus de goût pour la musique, parce qu'ayant toujours conservé douce souvenance des émotions agréables que lui avaient causées le bignou², les chansons tristes et monotones des paysans des côtes de la Basse-Bretagne, il crut avoir le sens musical développé au suprême degré. Il se mit à étudier les grands maîtres en passant, trois soirées par semaine, aux Italiens. Il regardait beaucoup les toilettes des femmes, et s'écriait chaque soir en rentrant chez lui: «Ma foi, je n'ai pas perdu mon temps; quelle délicieuse musique je viens d'étudier, j'ai bien travaillé ce soir. Mme de était vraiment charmante avec sa coiffure à la grecque; sa robe surtout était adorable.»

¹La construction de cette phrase est étrange, mais c'est bien ce qu'on lit dans *La Patrie*.

² On lit «bignon». Privat pensait au «bignou», le plus souvent écrit «biniou».

C'était sans doute dans l'intention d'aller travailler, qu'au mois de janvier 1839, Paul traversait la rue de Tournon, pour se rendre aux Bouffes, qui, depuis l'incendie de la petite bonbonnière qu'ils occupaient à la place Favart, avaient transporté leurs pénates au grand désert de l'Odéon. Une jeune dame, qui suivait la même route que lui, et dont la démarche embarrassée faisait assez voir son peu d'habitude de sortir à pied, glissa sur les neiges durcies dont une épaisse couche recouvrait les pavés; elle faillit tomber. Il courut à elle, eut le bonheur de la retenir dans sa chute, et lui offrit le bras pour l'accompagner. Elle accepta avec tant de laisser-aller, elle parut si peu surprise de la galanterie de notre gentilhomme, qu'il pensa d'abord que ce devait être ou une bien jolie femme ou une bien grande dame, pour être ainsi habituée aux galantries du premier venu.

— J'accepte avec plaisir, monsieur; vous m'épargnerez sans doute quelques chutes, toujours ridicules.

En entendant ces mots, Paul s'arrêta et poussa malgré lui cette exclamation traditionnelle en Bretagne:

— Jésus Dieu! serait-il possible!

— Mais qu'avez-vous donc? reprit sa compagne.

— J'ai, madame, que je voudrais voir le diable emporter le conseil municipal de la ville de Paris, qui a la manie de faire placer ses réverbères à une si grande distance les uns des autres, qu'ils ne peuvent servir qu'à mieux faire remarquer les ténèbres.

— Pourquoi faire des vœux si peu chrétiens, que vous ont fait ces pauvres gens?

— Ce qu'ils m'ont fait, mais ils m'empêchent de vous voir, de m'assurer si c'est bien la même voix que j'ai entendue à Brest il y a six ans.

— Allons donc, faut-il voir ses amis pour les reconnaître; ah! M. de Plouermel, vous avez une bien mauvaise mémoire.

— Blanche;.... Madame, c'est vous; mais comment se fait-il que je vous trouve à Paris, seule, à pied à cette heure?

— Oh! ce n'est qu'un accident, une erreur, le peu d'habitude que j'ai de cette ville.

— Je suis heureux! je bénis ma bonne étoile de m'avoir conduit dans cette rue plutôt que dans toute autre; j'ai le bonheur de vous rencontrer, vous que j'ai tant aimée.

— Est-ce que vous pensez toujours à ce temps-là? Hélas! tout est bien changé depuis que nous ne nous sommes vus. D'abord je suis mariée.

— Je le sais, madame... Je vous aimais tant!.... Toutes vos actions m'intéressaient. Un ami m'en informait. Il m'a appris votre mariage avec M. de Kermadec. Mariage heureux, sans doute.

— Ne parlons pas de moi, mais de vous. Que faites-vous à Paris? Vous y étiez venu pour entrer dans la diplomatie, avez-vous réussi?

— Je ne saurai trop vous répondre, j'ai fait des demandes, j'attends. Pour le moment je fume beaucoup, je flâne encore plus, et je tâche de dépenser le plus joyeusement possible ma modique fortune.

— C'est là une existence très agréable qui peut être enviée; vous êtes libre au moins!

— Comme vous me dites cela; si je ne craignais d'être indiscret je vous ferais bien une question, mais

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de nouvelles de cette bonne Bretagne? Que vous dit-on? Quels sont les cancans de la province? Vous le savez, j'adore les médisances.

Paul, jugeant à l'air enjoué que s'efforçait de prendre la comtesse que ses questions seraient demeurées sans réponses, se contenta de narrer tous les bruits de la petite ville. Cependant, malgré tous ses efforts, la conversation languissait, s'éteignait presque, quand Paris avec ses modes, ses concerts, ses magasins, ses théâtres, vint la ranimer un peu. Je ne sais comment, dans une de ses oscillations, elle toucha les chœurs de l'Opéra. Mme de Kermadec, qui jusque-là n'avait fait qu'écouter, ou du moins donner timidement les répliques, se prit à parler avec tant d'ironie, d'esprit, d'humour, et, le dirai-je, avec tant de sévérité des apprenties sauteuses, comme elle les nommait dédaigneusement; elle fut si caustique, si mordante; elle prenait tant de plaisir à reprocher toutes ses qualités à cette joyeuse corporation, que Paul, quoiqu'un des habitués du lieu, crut un moment qu'elle calomniait ces pauvres filles. Hélas! il n'en était rien; seulement il entendait pour la première fois la vérité, mais la vérité comme les femmes seules savent la dire, vérité toute nue sortant de son puits. Il crut de son devoir de prendre la défense du respectable corps de ballet de l'Académie royale de Musique, car il y avait des amies intimes. Puis, si cette conversation nocturne venait jamais à se divulguer, ne serait-il pas tenu pour un ingrat, un mal élevé, qui laisse impunément médire de ceux qu'il aime? Aussi n'eut-il aucun scrupule, il pillait Chamfort pour venger ces dames.

— A vous entendre parler ainsi des danseuses en sous-ordre, on croirait presque, madame, que vous y avez une rivale, ou ... votre meilleure amie.

— Vous n'avez pas changé, vous êtes toujours très-spirituel.

— Vous êtes vraiment trop bonne.

— Tenez, vous avez raison, je n'ai pas eu confiance en vous; vous vous vengez, vous faites bien. Aussi, vais-je tout vous conter. Soyez franc, avez-vous une maîtresse?

— Je puis vous le jurer, je suis parfaitement libre; en ce moment je n'ai aucune liaison.

— Vous pouvez me servir, vous êtes jeune, vous disposez de votre temps, je désire vous faire faire une conquête.

— J'ai toujours été prêt à vous être agréable en toute occasion, vous mettez une seule fois mon dévouement à l'épreuve, et c'est, dites-vous, pour me présenter à une dame, le fait est trop original pour qu'il me soit permis de refuser. Mais, et nos anciennes amours?

— Ecoutez-moi, je vous prie. Elle commença de la plus douce voix qui ait caressé oreille humaine, un récit dont voici le résumé:

Avant son mariage, mon mari avait pour maîtresse une de ces filles dont nous parlions tout à l'heure. Voilà peut-être l'origine de mon ressentiment contre les figurantes. C'est une raison, elle est banale, je l'avoue, mais que voulez-vous, elle existe.

Elle continua: Il dissipa une grande partie de son patrimoine, fit des folies pour elle, compromit tellement son avenir, que sa mère, qui avait conservé de l'ascendant sur lui, même pendant ses plus grands dérèglements, jugea à propos de le rappeler près d'elle. Il vint habiter son château du Finistère. Etant notre plus proche voisin, il fit une visite à mon père, et ils se lièrent intimement. Bientôt, à la suite d'une partie de chasse, mon père me dit: «Le comte Amaury de Kermadec m'a demandé ta main, cela serait une grande joie pour moi, si cette demande pouvait t'être agréable.»

Je n'ai jamais su résister à mon père; ses désirs ont toujours été des ordres pour moi; vous le savez. Quinze jours après, à Brest, à Lorient, dans toute la Bretagne, on ne parlait que de l'union de nos deux maisons. Puis, quelques jours encore, et j'étais mariée. Amaury m'aimait; nous vivions retirés dans un de ces vieux châteaux comme il n'y en a plus que dans notre pays. Nous y avons passé quatre ans; ce sont là sans doute les plus belles années de ma vie; je ne retrouverai jamais la quiétude et le bonheur que j'y ai goûtés. J'étais heureuse en ce temps déjà bien loin, hélas! Je regretterai toujours mes promenades sur les

grèves de cette vieille Armorique, le seul pays de France où l'on ait encore la religion du souvenir, le seul coin de terre où les choses passées trouvent encore une larme. Cependant des affaires, l'ennui, peut-être le regret, que sais-je? firent qu'il me parla de Paris. Le désir de connaître cette capitale de l'intelligence, comme disent les écrivains, l'Opéra, les bals, les fêtes, tout ce que j'avais rêvé, toutes ces choses me tentèrent: j'acceptai. Ma curiosité est bien punie: elle me coûte mon bonheur. Depuis notre arrivée, Amaury a revu les jeunes gens ses anciens compagnons; il a retrouvé avec eux celle qu'il avait aimée. Vous supposez bien que je ne puis être jalouse de cette créature, d'une fille qui chaque soir montre ses jambes à un parterre composé de mille visages nouveaux. Mais une femme abandonnée est toujours moins jolie que celle pour laquelle on la quitte. Vous ne pouvez concevoir vous autres, combien il nous est cruel de nous avouer de pareilles choses. Eh! c'est pourtant à quoi je suis réduite; s'il me néglige, s'il invente mille prétextes pour excuser ses longues absences, c'est qu'il se plaît mieux auprès d'elle. Je soupçonnais bien qu'il y passait ses journées, mais je n'osais éclaircir mes soupçons. Je l'aimais; j'avais peur de détruire cette dernière illusion du mariage. Aujourd'hui j'en ai acquis la certitude, aujourd'hui je le sais infidèle, aussi je le hais, je le méprise, et, vous le voyez, je suis presque calme.

La comtesse racontait avec tant de grâce et de naturel que Paul, en écoutant cette voix qui lui rappelait les premières impressions de sa jeunesse, éprouvait un mépris extrême pour le comte, dont la conduite lui semblait celle d'un débauché sensuel, sans esprit et sans goût, qui préférerait à l'amour pur, chaste et timide de cette jeune femme, une ignoble courtisane. Il haïssait M. de Kermadec; il en était jaloux, parce que Blanche était son premier amour. Il la croyait malheureuse, et regrettait que des circonstances futiles, une jalousie insignifiante, lui eussent fait quitter Brest tout à coup; car si les plaisirs bruyants et faciles de la vie parisienne avaient assoupi sa passion, ils ne l'avaient pas éteinte; et revoyant, après cinq ans, Blanche, toujours jolie comme une jolie Anglaise, qui aurait, sous le ciel brumeux du Devonshire, les cheveux noirs des enfans de notre Bretagne, il se sentait battre le cœur, et chacune des pulsations le forçait à reconnaître qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, que toutes ses violentes passions de jeune homme n'étaient que de simples amourettes, des désirs plus ou moins ardents.

Pendant que Paul pensait, la comtesse continuait son récit, que nous abrégeons. Par hasard, elle avait quelques emplettes à faire au boulevard Italien; et là, elle avait rencontré le domestique de son mari, portant une

de ces caisses dont les femmes se servent pour serrer les cachemires. Elle le suivit, et le vit entrer dans une maison de la rue Breda.

Alors, bravant tout obstacle, oubliant sa timidité, puisant du courage dans la peur de l'indifférence dont elle était menacée, elle ne craignit pas d'interroger le portier, qui, pour quelques pièces de monnaie, lui dit plus qu'elle n'en voulait savoir; en un mot, il ne lui fut plus permis de douter de l'infidélité de M. de Kermadec.

Je ne savais, dit-elle, comment regagner mon hôtel, j'étais perdue dans une ville immense, dont je connaissais à peine une rue; seule, je n'eusse jamais osé prendre une voiture de louage, quand, par un bonheur inespéré, l'omnibus passa; j'y lus: Odéon. J'y montai, ayant intention de faire arrêter au quai Voltaire. Ma préoccupation était si grande que je ne suis descendue qu'au Luxembourg. C'est ce qui fait que vous m'avez rencontrée à pied dans la rue; vous avez eu la bonté de m'offrir le bras, je vous en remercie. Voici ma demeure.

— Vous m'avez dit en commençant votre récit, madame, que je pouvais vous servir; je suis à vos ordres; jusqu'à présent j'ignore encore en quoi je puis vous être agréable.

— Je n'oserai jamais vous le dire; il faut d'ailleurs que je paraisse ce soir aux Italiens, il me reste à peine quelques instans à consacrer à ma toilette, et c'est pour nous, vous le savez, une chose de première importance: laissez-moi votre adresse, je vous écrirai.

Paul lui remit une carte, elle lui jeta un bonsoir, qu'il rendit avec un profond salut; en relevant la tête, il la vit disparaître sous l'immense porte d'un hôtel de la rue de Bourbon¹. Alors seulement il pensa à l'originalité de cette rencontre, et se demanda si c'était un souvenir de leur liaison passée, ou une insigne coquetterie, qui lui avait valu la confiance de la comtesse. Voyons, dit-il; elle m'a aimé jadis, il n'est peut-être pas étonnant qu'il lui plaise de se venger de son mari; qui sait? un retour vers moi: les femmes sont si bizarres. Sachant qu'elle allait aux Italiens, il ne voulut pas perdre son temps, et résolu d'écouter attentivement *Othello*². On finissait de jouer l'ouverture, une loge s'ouvrit avec bruit, Blanche parut et enrichit d'une perle la couronne

¹ La rue de Lille a porté le nom de rue de Bourbon de 1815 à 1830 et sans doute l'avait-elle conservé pour nombre de Parisiens.

² *Sic* pour *Otello*, puisqu'il s'agit de l'oeuvre de Rossini. — Ici, s'arrête le feuilleton du 29 novembre.

de jolies femmes, qui faisaient semblant d'écouter le chef-d'œuvre de Rossini.

II

Toutes les cloches de Paris eussent tinté à son oreille, que Paul n'eût rien entendu, tellement il était absorbé par le souvenir de la comtesse. Il ne se retira qu'après l'avoir vue monter en voiture. Il rentra chez lui, la tête et le cœur pleins de cette charmante femme, passa des heures entières avec son souvenir à former des conjectures, à tâcher de deviner ce qu'elle désirait de lui. Il bâtit plus de mille fins au chapitre de son roman, y dépensa plus d'imagination, essaya plus de combinaisons que Mlle de Scudéri dans les douze volumes de *Clélie*. Après s'être couché, levé, recouché vingt fois, il finit par s'endormir, passa une nuit agitée par les rêves les plus bizarres, et vit voltiger autour de son lit la gracieuse figure de Blanche. Quand, à 9 heures, son domestique vint le réveiller, et lui remit ce billet qu'un valet de pied de la comtesse venait d'apporter, il rêvait encore à elle:

“Monsieur, je crois au hasard. Je crois que tout événement doit avoir un côté heureux pour les personnes qui y jouent un rôle. Aussi n'ai-je pas balancé un seul instant à vous prier de me venir en aide. Sachant que vous avez du temps à perdre, que pour tout jeune homme un amour nouveau est un agréable passe-temps, surtout lorsqu'il a les qualités qui lui assurent le succès, je vous engage à vous présenter chez Mme Anastasie de St-Valery, rue Neuve-Breda, n.8. Les femmes étant toujours d'excellens conseils en pareille matière, je tâcherai de vous guider dans les difficultés. Au revoir. BLANCHE DE K.”

Ne serait-ce pas un piège, une épreuve? Et moi qui ai osé la croire coquette. Oh! j'étais fou; les coquettes ne savent pas écrire ou plutôt n'écrivent jamais.

Telles furent les paroles de notre héros après avoir lu et relu ce billet, l'avoir retourné en tous sens pour tâcher de découvrir quelques-uns de ces mots qui révèlent l'amour. Il ne trouva rien, et resta indécis de savoir s'il ferait ce que lui disait la comtesse; il penchait même vers la négative, quand le mot *au revoir*, qui termine le billet, frappa ses yeux, et mit fin à toutes ses irrésolutions. Pour revoir Blanche, pour lui

parler un instant, que n'eût-il pas entrepris? et ce mot, ce doux mot au revoir, semblait lui promettre l'accomplissement de ses vœux les plus doux.

Dès ce moment, il ne s'occupa plus que du prétexte à trouver pour arriver au sanctuaire de cette dryade des forêts de l'Opéra. Il y réfléchit, chercha quelques instans un moyen neuf, bizarre, étrange. N'ayant sans doute rien trouvé d'assez original, il remit à sa bonne étoile le soin de le guider; au hasard, qui depuis la veille l'avait tant favorisé, celui de l'inspirer. Deux heures après, il sonnait hardiment à la porte de Mme Anastasie de Saint-Valéry.

Paul regarda en riant la chambrière qui vint ouvrir, et lui dit:

— Tu m'as l'air d'une bonne fille...

— L'apparence ne trompe jamais chez moi.

— Tiens! voici pour toi. (Il lui remet un napoléon.) Je suis venu pour parler à Mme de Saint-Valéry.

— Madame est occupée; elle répète un pas nouveau.

— Je désirerais cependant avoir l'honneur de lui présenter mes hommages. Ne le pourrai-je faire aujourd'hui?

— Je suis certaine que madame sera enchantée de recevoir les hommages d'un homme aussi comme il faut que monsieur; si vous voulez laisser votre nom et repasser dans une heure, je préviendrai de votre visite.

— C'est ce que j'aurai l'honneur de faire.

Ce titre d'homme comme il faut, dont il s'entendait si spontanément qualifier, était sans doute le brevet que venait de signer le napoléon au fond de la bourse de cette chambrière. Il comprit ainsi les paroles de cette fille, comme disait Marivaux. "Vous avez agi comme tous ceux qui viennent ici devraient agir; je parlerai à ma maîtresse, et d'après le portrait que je lui tracerai de votre personne, elle ne manquera pas de vous recevoir." Il connaissait ce monde-là, il savait la puissance d'une pièce d'or donnée à propos. Aussi ce fut avec la confiance la plus grande qu'il consacra le temps de la leçon de Mme de Saint-Valéry à faire une visite dans le voisinage. Il fut d'une rigoureuse exactitude, et l'heure était à peine écoulée, que Juliette annonçait à sa maîtresse M. le vicomte Paul de Plouermel.

Il y a des gens qui osent dire que le temps de la noblesse est passé, mais ces gens n'ont donc jamais rien observé, ils n'ont donc jamais entendu annoncer dans un salon; car alors ils verraient combien le moindre petit titre de comte, marquis ou baron, produit d'effet sur la majeure partie de la réunion. Qu'on annonce un grave professeur, un

savant bibliothécaire ou un laborieux archéologue, en même temps que le plus mince baron allemand ou même français impérial, toute l'attention de l'assemblée sera absorbée par le titre; c'est à peine si quelques hommes sérieux viendront au devant de celui qui a consacré ses veilles et sa jeunesse à acquérir la réputation. Ceux qui nient l'influence qu'exercent encore de nos jours les titres n'ont jamais vu avec quelle emphase les bourgeois et les femmes parlent de leurs pratiques ou amis, M. le marquis, le comte de.... ou même M. de; quand ils n'ont pas de titre, ils ont toujours soin de prévenir que c'est un noble dont ils parlent.

Puis combien de fils de famille ruinés ne voyons-nous pas épouser les filles de nos plus riches capitalistes? Est-ce leur mérite particulier, est-ce leur conduite, est-ce leurs vertus qui déterminent ce choix? Mon Dieu! non. On les prend comme la conscription prend les hommes, non pas pour avoir des braves, mais des soldats; non pour avoir un mari, mais un titre. Les titres sont comme les acteurs, tout le monde peut les juger, parce que tout le monde les voit et les entend; c'est d'où vient la grande vogue dont ils jouissent tous deux. Les extrêmes se touchent: sous l'ancien régime le comédien était repoussé du monde, excommunié; la révolution l'a réhabilité. Le noble, au contraire, était choyé, fêté: la révolution l'a tué, a anéanti ses titres. Ces deux classes si opposées ont toutes deux été persécutées; elles se vengent aujourd'hui en se faisant payer chèrement, l'une le talent qu'elle devrait avoir, l'autre les privilèges qu'elle n'a plus.

Paul savait la valeur qu'avait son titre, en pareil lieu; il s'aperçut bientôt qu'il avait produit son effet; car Mme de Saint-Valéry le reçut très-poliment; et avec son plus gracieux sourire. Cependant elle fut froide et réservée, ce qui est de suprême bon ton dans l'ordre. Il sut, en tacticien habile qu'il était, se ménager une conversation, pour y faire briller tout l'esprit dont il disposait. Ce n'est pas à dire pour cela que l'esprit soit une arme de première nécessité pour accomplir de pareilles conquêtes; mais il avait érigé ceci en précepte: L'homme amusant et léger, paraissant aimer le plaisir, a trois chances de plus pour réussir que l'homme sérieux et taciturne. Cet apophtegme est le fruit d'un esprit sensé; il peut servir de raison à la dépense d'esprit et de verve de son auteur qui, peu à peu, par une pente douce et naturelle, arriva à conter la sempiternelle histoire des flammes spontanées.

— Oui, s'écria-t-il, la première fois que je vous vis, dès que mes yeux se furent arrêtés sur votre enchanteresse beauté, je me sentis

captivé; de ce jour, je ne m'appartins plus; pour la vie, je fus votre esclave.

A ces mots, Anastasie prit les plus beaux airs de dignité des actrices du boulevard. Toujours et partout, ces dames procéderont ainsi. En effet, il faut une énorme dose de présomption pour croire à une fascination aussi puissante.

Pendant à la fin elle s'attendrit; traita son nouvel adorateur d'enfant, le regarda avec ses plus doux yeux, lui sourit avec son plus doux sourire, lui donna sa main à baiser, et lui permit de se représenter le lendemain à pareille heure.

En rentrant au logis, il reçut ce billet, dont on devait venir chercher la réponse:

«Avez-vous pensé à ce que je vous ai demandé? Vous soumettez-vous à mon caprice? Je pourrais exiger la parole que vous m'avez donnée; mais je préfère vous prier de me rendre ce service, et vous demander quand vous commencerez cette guerre.

Signé B. de K.»

Il fit à ces lignes cette réponse, pour le moins aussi laconique qu'une dépêche télégraphique d'un gouverneur de l'Algérie:

«Je suis reçu chez la dame. A demain les détails.»

Mais il sut adroitement profiter de la marge du bulletin officiel, pour écrire deux pages, où il épancha toute son âme, disait-il.

La réception de ce pli, et sa lettre qu'il savait devoir être lue, redoublèrent le courage de Paul. A l'heure indiquée, il était chez la choriste.

Paul, qui pendant les deux heures qu'avait duré sa visite chez la danseuse avait récité à peu près tout ce qu'il savait de la *Nouvelle Héloïse* et de *Jacopo Ortis*, s'était épuisé, il n'avait plus rien à dire; peut-être était-il sur le point de perdre, par un seul moment de sens, ce que mille bêtises lui avaient donné d'avantages, quand Anastasie eut l'heureuse idée de lui proposer une partie au Musée de Versailles, qui suivant elle était la plus belle chose de la France. Grâce à Dieu, les opinions en matière d'art sont encore à-peu-près libres. On devait couronner la journée par un dîner dans la royale ville. Ce dîner, cette partie, était la corde de salut jetée à l'homme qui se noie, Paul s'y cramponna avec reconnaissance, cette diversion lui donnait moyen d'interrompre son tendre roucoulement; il regagna donc son domicile, où l'attendait cet autre billet.

«Faites-moi savoir où en sont vos amours. Votre lettre m'a beaucoup étonnée, vous connaissez ma position, et vous me parlez d'amour; ah!

c'est très mal. Je vous en prie, ne recommencez pas, ou je serai désolée de me brouiller. BLANCHE».

Vite, du papier, une plume, elle a lu ma lettre, mais c'est ce que je demandais. Et il écrivit un billet, véritable ordre du jour napoléonien.

«Demain à neuf heures, promenade à Versailles.»

Sur le verso était une longue série de protestations de respect, d'amour et de dévouement, qui commençait ainsi: «Oh! laissez-moi vous aimer comme on aime les anges aux yeux bleus, etc.»

La première pensée de notre héros en ouvrant les yeux fut pour Blanche, quoique le rendez-vous d'Anastasia le préoccupât agréablement. Aussi vit-il avec plaisir que le ciel et le froid semblaient promettre une superbe journée d'hiver. Il devança de quelques minutes l'heure prescrite.

Pendant un simulacre de lutte où les bonnes passions essayaient une dernière fois de repousser les mauvaises, la femme de chambre, qui était toujours aux aguets, entra toute effarée, et dit: Oh! comment faire? voici Monsieur!

Monsieur est le seul titre du *protecteur*, qui donne meubles et appartement. Il est monsieur par sa position, quelle qu'elle soit d'ailleurs dans le monde, banquier, aide-de-camp, prince russe, polonais, grec ou Moldave, marchand de toile ou de denrées coloniales.

Vite, partez par le petit escalier, dit Anastasia; revenez dans une heure: je vais le renvoyer.

En même temps Paul était poussé bon gré mal gré dans un couloir obscur donnant sur un escalier en spirale.

Il s'arrêta un instant sur le palier; la pensée lui vint de faire une entrée inattendue dans l'appartement d'où on venait de l'expulser si cavalièrement; mais la réflexion le retint. Il descendit l'escalier en sifflant entre ses dents un air de *la Lucia*. Il chercha ses gants et se souvint qu'il les avait laissés dans le boudoir; mais il se confia en l'adresse de Juliette pour les dissimuler.

En traversant le boulevard, la première chose qui frappa sa vue fut la voiture de la comtesse arrêtée au coin de la rue Laffitte; elle semblait y attendre quelqu'un. Il passa auprès, y jeta un coup d'œil qu'il s'efforça de rendre indifférent, mais son émotion fut grande en voyant Blanche. Elle lui fit signe d'approcher, et lui dit avec anxiété:

— Eh bien! M. de Plouermel, vous n'avez donc pas été à votre rendez-vous?

— J'en viens, mais j'ai été dérangé; obligé de battre en retraite.

— Ah! ah! et comment trouvez-vous la dame, vous avais-je trompé en vous la disant plus jolie que moi. Soyez franc.

— Anastasie est sans contredit fort jolie, mais vous êtes plus belle qu'un ange.

— Dieu! que vous êtes galant; c'est cela, vous vous êtes exercé auprès d'elle.

— On n'a pas besoin de s'exercer; quand c'est le cœur qui parle, les mots sont toujours au-dessous de la pensée.

— Je ne connaissais pas cette nouvelle manière d'improviser avec le cœur: mais qu'importe! êtes-vous content?

— Je ne le serai jamais tant que je n'aurai pas eu le bonheur de causer un instant avec vous, j'ai tant de choses à vous dire.

— Moi aussi j'ai à vous parler, demain j'irai au bois à deux heures; si vous vous y trouvez je pourrai vous féliciter et vous remercier de votre noble conduite. On m'attend; à demain. La voiture s'éloigna.

Ce mot, à demain, prononcé par la comtesse, le rendit ivre d'espérance. Pendant toute sa course du boulevard au quai Voltaire, où était son domicile, il ne sut ce qu'il faisait.

Il fut tiré de ce somnambulisme éveillé par son domestique, qui vint lui remettre une lettre que le valet de pied de Mme de Kermadec venait d'apporter. Il rompit le cachet et lut:

«Monsieur, je vous remercie du service que vous m'avez rendu; j'admire votre adresse, je vois que vous devez être un homme bien dangereux et bien séduisant, pour avoir réussi si promptement. Je me défie trop de mes forces pour vous accorder le rendez-vous de demain. D'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrai m'y trouver, car je pars ce soir pour Brest, avec mon mari. C'est à vous que je dois ce bonheur, je vous en aurai reconnaissance.

«Si vous avez des commissions pour la Bretagne, je m'en chargerai avec plaisir, daignez me les faire remettre avant six heures.

Votre dévouée,

BLANCHE, comtesse de KERMADEC.

P.-S. Je vous renvoie les gants que vous aviez oubliés.»

Bientôt une autre lettre lui fut remise; elle était d'Anastasie.

Oh! les horribles pattes de mouches! je m'y attendais, elle est trop belle pour savoir l'orthographe. Lisons:

«Monsieur,

Vous êtes un monstre, mais un monstre bête; vous vous êtes laissé jouer par une coquette, vous avez compromis ma réputation.

J'espère encore vous revoir, mais c'est pour avoir le plaisir de vous arracher les yeux.

Anastasie de SAINT-VALERY.»

Le *post-scriptum* de la comtesse, qu'il n'avait pas compris, se dévoila tout à coup à ses yeux; les gants avaient servi de pièces de conviction, tout était expliqué.

Blanche! Anastasie! l'une veut m'arracher les yeux, l'autre me déchire le cœur.

Il s'arrêta au milieu de la belle phrase qui devait payer sa douleur. Il était guéri; l'homoeopathie avait produit son effet, les deux amours s'étaient neutralisés, et il prit les gants qui lui avaient été renvoyés pour s'aller promener.

A. PRIVAT D'ANGLEMONT

Cette lecture faite, un constat s'impose: l'unique nouvelle originale de Baudelaire est moins originale qu'on ne le pensait. Et il n'y a plus qu'à récrire les notices sur ce texte.

Mais, dans *La vraie Fanfarlo*, le talent éclate.

CL. P.

SUR BAUDELAIRE ET CHATEAUBRIAND

Nous ne possédons aucune étude d'ensemble sur le sujet. On ne dispose à l'heure actuelle que de deux travaux de valeur inégale. Le plus ancien et le plus fiable est celui de Giuseppe Bernardelli intitulé: «*Le Cygne: Baudelaire tra Vergilio e Chateaubriand*»; il a paru dans le numéro de septembre-décembre 1976 de la revue *Ævum* (p. 625-633). Voici, rapidement évoqué, le déroulement de la démonstration du critique.

Un passage du *Génie du Christianisme*, «Instinct de la patrie» (première partie, livre cinquième, chapitre quatorze), est la source véritable du *Cygne*. Bernardelli résume ce passage et rappelle brièvement le canevas et les thèmes du poème baudelairien. Le thème autour duquel est construit *Le Cygne* est la condition de l'exil, qui se développe dans le plus ample thème moral de l'irrécupérable. Le poème offre de nombreuses coïncidences avec le texte de Chateaubriand: les deux passages insistent sur le thème de l'exil; chez Baudelaire comme chez Chateaubriand ce thème de l'exil tend à échapper à l'histoire pour s'élever jusqu'au niveau de l'absolu. Mais l'épisode baudelairien du cygne errant dans Paris manque dans Chateaubriand. D'autre part, Baudelaire, pour *Le Cygne*, fait appel à d'autres sources littéraires comme Virgile et Ovide, qui finissent par occulter la source première qui est le *Génie*.

Aussi Bernardelli se sent-il obligé de se livrer à une enquête externe sur la relation entre Baudelaire et Chateaubriand en général. Il prend des exemples déjà signalés par la critique. Savoir que Chateaubriand est pour Baudelaire un modèle. Bernardelli cite le poème adressé par Baudelaire à Sainte-Beuve, fin 1844 ou début 1845, dans lequel il écrit que «dès quinze ans vers le gouffre entraîné», il «déchiffrai[t] couramment les soupirs de René¹».

¹ *CPI*, I, 118.

Dans la lettre à Ancelle du 18 février 1866, il épingle le paragraphe fameux: «Excepté Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Mérimée, de Vigny, Flaubert, Banville, Gautier, Leconte de Lisle, toute la racaille moderne me fait horreur. Vos académiciens, horreur. Vos libéraux, horreur. La vertu, horreur. Le vice, horreur. Le style coulant, horreur. Le progrès, horreur. Ne me parlez plus jamais des diseurs de riens¹.» Jean Pommier, dans ses *Chemins de Baudelaire*, écrit: «Baudelaire a loué à la rencontre tel ou tel classique: aucun n'a excité chez lui l'admiration qu'il a ressentie pour un H. de Balzac ou un Chateaubriand² ». Bernardelli confirme cette affirmation: «Les témoignages explicites de cette admiration sont éparés dans l'œuvre et la correspondance avec une notable abondance³.»

Le critique énonce maintenant les résultats de sa recherche externe personnelle.

1) Baudelaire a écrit une composition en vers latins couronnée au Concours général de 1837. La source en est le chapitre «Instinct de la Patrie» du *Génie du Christianisme*. Preuve que Baudelaire s'est attaché depuis cette date à l'ouvrage fameux de Chateaubriand.

2) À l'époque (1859) où Baudelaire travaille au *Cygne*, il relit *Les Natchez*, comme on le voit par la correspondance⁴. Or un des épisodes de l'ouvrage se retrouve dans le chapitre du *Génie* intitulé «Instinct de la patrie» où l'on découvre le même thème de l'exil que dans *Les Natchez*. Ce thème est celui-là même du *Cygne*.

3) Ovide, poète de l'exil, apparaît dans *Le Cygne* au travers de la médiation de Chateaubriand. En effet, le poète latin est cité au livre VII des *Martyrs*. Le passage a été repris par Baudelaire dans le *Salon de 1859* à propos du tableau de Delacroix, *Ovide chez les Scythes*⁵.

Conclusion quant aux résultats de la recherche externe conduite par Bernardelli: Chateaubriand est, pour Baudelaire, une présence de

¹ *CPI*, II, 611.

² J. Pommier, *Dans les chemins de Baudelaire*, Paris, Corti, s.d.[1945], p.178.

³ G. Bernardelli, art.cit., p.630.

⁴ *CPI*, I, 568.

⁵ *OC*, II, 636.

premier rang à l'époque de la composition du *Cygne*. Il joue un rôle de médiateur dans cette composition. Au reste, d'autres chapitres du *Génie* ainsi que des *Martyrs*, de l'*Itinéraire* et de *René* confirment suffisamment le rapport entre Chateaubriand et *Le Cygne*.

En conclusion générale, on peut dire que l'article de Bernardelli contribue à «assouplir certaines aspérités de la critique» autour du poème baudelairien. Celle-ci se partage en deux groupes. Le premier, s'appuyant sur les analyses de Bourget, Proust, Thibaudet, reproche au *Cygne* des dissonances entre un noyau classique et un autre, réaliste et prosaïque. Mais Chateaubriand avait donné l'exemple, cinquante ans plus tôt, en introduisant l'anecdote dans un contexte classique.

Le second groupe de critiques voit, au contraire, dans *Le Cygne* une construction de niveau supérieur, une «structure quasi musicale» (selon l'expression de Lloyd James Austin dans son étude sur «*Les Tableaux parisiens un siècle après*», publiée dans la *Revue des Sciences humaines* de juillet-septembre 1967). Ce deuxième groupe pourrait se rappeler que les éléments de cette «structure» se retrouvent dans un chapitre négligé du *Génie*: «Instinct de la patrie».

Un deuxième critique, moins convaincant, à s'être exprimé sur Baudelaire et Chateaubriand est Jean-Claude Berchet dans un article intitulé «Baudelaire lecteur de Chateaubriand» dans *Société Chateaubriand. Grand Bulletin* (Nouvelle Série XXII, 1979, pp. 27-37).

La fortune de Chateaubriand durant le Second Empire (1850-1870), constate Berchet, varie suivant le point de vue que l'on adopte. Au plan commercial, l'écrivain rencontre un indiscutable succès: on ne publie, à l'époque, pas moins de douze éditions de ses *Œuvres complètes*. Au niveau de la critique, une quarantaine de volumes lui sont consacrés, dont certains mettent Chateaubriand en question de manière plus ou moins nuancée.

À la même époque et jusqu'aux *Fleurs du Mal* (1857), affirme Berchet, Baudelaire ne témoigne à Chateaubriand que de «l'indifférence polie». Mais à partir de cette période et surtout de 1859, le poète commence de s'intéresser vivement à l'illustre maître. Il passe à l'admiration. Celle-ci est issue d'une curieuse identification de Baudelaire à Chateaubriand. Le poète va projeter sur le Maître ses propres catégories esthétiques: imagination, rêve, grandeur, originalité. Cette projection va susciter, chez les lecteurs et les critiques de Chateaubriand, une vision nouvelle de l'écrivain qui ne sera comprise que plus tard.

Si l'on entend bien, il semble que Baudelaire ait été le premier à

découvrir chez Chateaubriand ces caractéristiques esthétiques.

Baudelaire a lu Chateaubriand au collège¹. Selon Berchet, il n'en a reçu qu'une faible impression. En 1839, il est réservé à l'égard du romantisme². Soit: mais une telle réserve n'entraîne pas sa prétendue retenue devant Chateaubriand. Le poème à Sainte-Beuve cité par Bernardelli, où Baudelaire déclare qu'à l'âge de quinze ans il savait *René* autant dire par cœur, est un témoignage dont on ne saurait minimiser l'importance. Pour Berchet, il est, à sa date, peu significatif. On ne voit d'ailleurs pas pourquoi Baudelaire aurait menti à Sainte-Beuve. Mais Berchet ne veut pas que Baudelaire admire Chateaubriand. À cet âge, son grand homme est Balzac. Pourquoi Baudelaire débutant n'aurait-il qu'un seul grand homme? L'admiration pour Balzac doit-elle exclure celle pour Chateaubriand?

D'ailleurs, au moment où nous sommes arrivés, fin des années 40, Baudelaire est attiré par le socialisme. Sa notice sur Pierre Dupont, de 1851, congédie sans douceur le romantisme: «Disparaissez, ombres fallacieuses de René, d'Obermann et de Werther; fuyez dans les brouillards du vide, monstrueuses créations de la paresse et de la solitude comme les pourceaux dans le lac de Génézareth, allez vous replonger dans les forêts enchantées d'où vous tirèrent les fées ennemies, moutons attaqués du vertigo romantique. Le génie de l'action ne vous laisse plus de place parmi nous. [...] Ce sera l'éternel honneur de Pierre Dupont d'avoir le premier enfoncé la porte. La hache en main, il a coupé les chaînes du pont-levis de la forteresse; maintenant la poésie populaire peut passer³». Ce rejet et cet enthousiasme seront brefs. Mais si René et ses frères en littérature n'avaient pas joué un rôle important dans l'imagination et la sensibilité du jeune Baudelaire, aurait-il pris la peine, en 1851, de les chasser, avec tant de solennelle emphase, de son esprit?

Revenons à Berchet. En 1852, Baudelaire adopte des positions critiques qui vont le rapprocher de Chateaubriand, — mais à son insu, nous avertit-on. Il se démarque du réalisme et défend un spiritualisme

¹ *OC*, I, 228-229.

² *CPI*, I, 61.

³ *OC*, II, 34.

où religion et philosophie ne seraient pas séparées¹. Aucune allusion dans tout cela à Chateaubriand, que ce soit dans *Quelques préjugés contemporains* ou dans *Le Hibou philosophe*². Mais l'attitude du poète envers le Sachem va se modifier complètement une fois épuisés les remous suscités par la publication des *Fleurs du Mal*.

Ce qui précède est de Berchet. Le critique a voulu minimiser l'influence de Chateaubriand sur le jeune Baudelaire, qui ne l'avait suivi qu'inconsciemment. Mais on peut parfaitement soutenir le contraire. Baudelaire, qui savait la fascination qu'exerçait sur lui l'auteur de *René*, veut la dissimuler et, pour cela, recourt à la tactique classique consistant à se donner pour maîtres des écrivains moins prestigieux: Sébastien Mercier et Bernardin de Saint -Pierre³.

Le 19 février 1858, Baudelaire écrit à sa mère et rend hommage à Chateaubriand⁴. Selon Berchet, il ne s'agit là que d'une «allégeance soudaine», qui ne se fonde sur aucune raison précise. Il faudra attendre la publication des livres de Villemain et de Marcellus, en 1859, pour comprendre les raisons de son subit enthousiasme. Ces deux ouvrages, selon Berchet, donnent envie à Baudelaire de relire Chateaubriand. Et Baudelaire fait de l'écrivain une redécouverte admirative. Mais nous savons qu'en 1844 ou 1845, Baudelaire, âgé de quinze ans, possédait son *René* et lisait *Les Natchez*. On ne saurait parler d'«indifférence polie» de Baudelaire à l'égard de Chateaubriand jusqu'à la publication des *Fleurs du Mal*.

Mais il est plus acceptable d'admettre que 1859 est une année importante où Chateaubriand entre vraiment au Panthéon baudelairien. Le poète est aigri par la polémique que suscitent *Les Fleurs du Mal*. Il se fait que, dans le même temps, Chateaubriand est «revisité», d'une manière qui ne l'avantage guère par les soins de Sainte-Beuve, de Barbey d'Aurevilly, de Marcellus, etc. *Rancé* et les *Mémoires* sont mal reçus. Ici Berchet fait l'amalgame entre plusieurs critiques et se garde de dire que l'accueil du *Rancé* ne fut pas toujours négatif. L'article non signé

¹ OC, II, 44-49 et 57-59.

² OC, II, 50.

³ OC, II, 51.

⁴ CPI, II, 451.

de Sainte-Beuve, dans la *Revue suisse* fut, en effet, désastreux. Mais le même critique parla élogieusement du livre dans la *Revue des Deux Mondes*.

Sainte-Beuve écrit à Baudelaire, au sujet des *Fleurs du Mal*, une lettre où il lui reproche de «manquer de naturel» (20 juillet 1857). Dans *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (1861), Sainte-Beuve émet la même critique: «Si vous choisissez, [...] ô Poète [...] la part de la réalité, que nous la sentions toute franche sous votre plume et jamais sophistiquée.» Le livre de Sainte-Beuve, lors de la prétendue année-charnière de 1859, n'était pas encore publié et ne devrait donc pas constituer un argument pour Berchet.

Baudelaire évoque clairement Chateaubriand dans son projet de préface pour la troisième édition des *Fleurs du Mal* lorsqu'il parle de son recueil: «ce produit discordant de la *Muse des Derniers jours* ¹.»

Berchet conclut. C'est donc cette obscure identification du poète méprisé par les imbéciles à la grande idole insultée qui va orienter sa perspective sur Chateaubriand. Ce sera moins une lecture proprement dite, — que l'élaboration progressive, à la fin de sa vie, de ce qu'on appelle un «mythe personnel». À quoi l'on répondra que si Chateaubriand n'avait pas été, pour Baudelaire, depuis sa jeunesse, le grand modèle, il ne se serait pas enflammé pour défendre «l'idole insultée». Si Chateaubriand devient pour Baudelaire, dans les derniers temps de sa vie, un «mythe personnel», c'est que Chateaubriand a toujours été tenu par Baudelaire comme «un prédécesseur capital».

En conséquence de sa conclusion, Berchet va rejeter toute étude de sources, pour lui sans valeur. Il énumère, pour les nier ou les affaiblir, les rapprochements suivants qui ont été opérés précédemment par la critique:

1) le mot «guignon» qui entre dans le titre de l'une des *Fleurs du Mal* ne doit rien à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. La référence fournie par Berchet étant fausse, le contrôle de son affirmation est impossible.

2) «On a vu de grands débauchés jeter tout d'un coup leur luxe par la fenêtre et chercher dans l'ascétisme et le dénuement d'amères voluptés inconnues².» N'en déplaise à Berchet, je vois ici un souvenir de la *Vie de Rancé*.

¹ OC, I, 184.

² OC, II, 38.

3) On trouve dans les *Tableaux de la nature* de Chateaubriand des vers pré-baudelairiens (ou parnassiens). Pour Berchet, il n'y a rien à tirer de cela. Voire.

4) Jean Prévost, dans son *Baudelaire*¹, découvre à tort, une réminiscence des *Martyrs* dans *Le Jeune Enchanteur*. W.T. Bandy en restitue la primeur à un keepsake anglais de 1836².

5) Bernardelli, en revanche, a montré excellemment les liens qui unissent un chapitre du *Génie* et les thèmes qui ont engendré *Le Cygne*. Mais il s'agit d'un cas à peu près isolé. Nous n'avons pas le droit de savoir ce qui permet à Berchet de faire cette restriction.

6) Berchet va cependant fournir lui-même un exemple, — de son propre aveu plus hypothétique, — d'une influence de Chateaubriand sur Baudelaire. Il s'agit du passage où Marcellus raconte l'épisode du mendiant du Col de la Faucille. Serait-ce une amorce du *Gâteau baudelairien*³? En veine de générosité, Berchet veut bien admettre que Baudelaire va marquer de son génie propre la poésie du malheur moderne que Chateaubriand avait inaugurée au chapitre *Des Infortunés* dans l'*Essai sur les révolutions*. Mais il y a plus encore: une référence à *René*, dont l'endroit n'est malheureusement pas précisé⁴, dans *Le Peintre de la vie moderne*⁵: «le grand désert d'hommes».

7) On a prétendu que *Correspondances* et *Obsession* renvoient au *Génie du Christianisme*, III^e partie, livre I, 8. Mais assez de générosité: ce ne sont là que des rapprochements ni plus ni moins convaincants que trente autres. Fort bien. Mais pourquoi ne pas en citer, pour l'exemple, au moins quelques-uns?

On peut certes «rêver» sur des sujets comme le *mundus muliebris*, le voyage, la mer, le spleen, — mais sans oublier que Baudelaire ne

¹ *Mercure de France*, 1953, p.66.

² *Mercure de France*, 1^{er} février 1950.

³ *OC*, I, 297. Pour Marcellus, voir *Chateaubriand et son temps*, pp. 427-428, Paris, Michel Lévy, 1859.

⁴ Chateaubriand, *Œuvres romanesques et voyages*, t.I, p.127, éd. M. Regard, Pléiade, 1969.

⁵ *OC*, I, 694.

cherche jamais à « expliciter » ces thèmes. Le nombre de ses citations demeure « faible » ; il les pratique surtout dans ses travaux esthétiques et emprunte le plus volontiers aux œuvres les plus anciennes de Chateaubriand. Il est indifférent au *Rancé* et aux *Mémoires*. Pour ce qui est du *Rancé*, j'ai énoncé plus haut ce que j'en pense. Quant aux *Mémoires*, je vais y venir.

Berchet va examiner maintenant quelques œuvres inachevées de Baudelaire, commencées après 1860 et conçues « plus ou moins » autour du nom de Chateaubriand.

1) À propos du *Marquis du 1^{er} Housards*, Baudelaire écrit : « le dialogue, fort difficile à faire, surtout en ce qu'il ne faut pas tomber dans les lourdes caricatures usitées en pareil cas, je le ferai avec des morceaux de la littérature réactionnaire du temps. Outre que j'en connais quelque chose, j'ai des amis qui la possèdent très bien et qui me fourniraient des documents ; — et puis, il faut voir les *Mémoires de Chateaubriand* surtout¹. » Dès lors qu'il sait que les *Mémoires* lui seront utiles pour sa pièce, c'est qu'il les connaît au moins partiellement. On ne saurait dire qu'ils lui sont demeurés indifférents.

2) Baudelaire a conçu un projet d'étude sur un aspect négligé de Chateaubriand : le dandysme. L'étude se serait appelée : *Le Dandysme dans les lettres*, Chateaubriand y aurait paru en premier, suivi de de Maistre, de Custine, Ferrari, Paul de Molènes, Barbey d'Aurevilly. Le livre eût été l'« analyse d'une faculté unique, particulière des décadences ». Baudelaire parle de l'étude dans une lettre à Armand du Mesnil du 9 février 1861². Il avait déjà écrit à Alphonse de Calonne, le 3 décembre 1860, qu'il comptait « prendre Chateaubriand à un point de vue nouveau, *le père du Dandysme*³ ».

En fait, Baudelaire ne réalisa jamais ce projet. Il parlera du dandysme dans *Le Peintre de la vie moderne*, à propos de Guys, et dans sa notice sur Delacroix, de 1863. Il reviendra sur le dandysme dans son *Esprit de M. Villemain*, demeuré inachevé lui aussi, et où l'on peut lire une manière de *Défense de Chateaubriand*. Le dandysme est, pour Baudelaire, « une des grandes vertus du refus ». Le ton du dandy, Baude-

¹ OC, I, 637.

² CPl, II, 128.

³ CPl, II, 108.

laire le trouve dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Baudelaire appelle ce ton celui du «revenant»¹. Berchet semble avoir oublié qu'il n'avait attribué que de l'indifférence à Baudelaire pour les *Mémoires*. Passons. Cette partie de l'étude de Berchet est satisfaisante.

3) Le critique poursuit en parlant du «Projet de lettre à Jules Janin». Le ton est celui de la satire féroce. Baudelaire trouve le moyen d'y complimenter Chateaubriand. S'adressant à Janin: «Vous êtes un homme heureux. Voilà qui suffit pour vous consoler de toutes erreurs. Vous n'entendez rien à l'architecture des mots, à la plastique de la langue, à la peinture, à la musique, ni à la poésie. Consolerez-vous. Balzac et Chateaubriand n'ont jamais pu faire de vers passables. Mais ils savaient reconnaître les bons².»

Baudelaire admire chez Chateaubriand «cette ampleur de touche et de sentiment³» et se place en définitive sur le terrain de la littérature pour juger l'écrivain. Cette admiration littéraire ne peut évidemment dater de 1859. Tout ce qui, dans le style de Chateaubriand plaît au Baudelaire de la maturité devait plaire également au jeune Baudelaire. Chateaubriand incarne, selon le poète, le génie créateur grâce à la puissance unifiante de son imagination. En reconnaissant la spécificité littéraire de son monde imaginaire, Baudelaire anticipe, par rapport à la critique encore biographique de Sainte-Beuve, sur un type de critique qui sera repris par Marcel Proust. Sainte-Beuve, au reste, salua, dans sa préface aux *Œuvres complètes* de Chateaubriand, en 1859, l'écrivain comme l'Homère de son siècle. En 1863, Baudelaire fera écho à ce jugement en évoquant la mort de Delacroix⁴:

Quand cet homme si frêle et si opiniâtre, si nerveux et si vaillant, cet homme unique dans l'histoire de l'art européen, l'artiste maladif et frileux, qui rêvait sans cesse de couvrir des murailles de ses grandioses conceptions, a été emporté par une de ces fluxions de poitrine dont il avait, ce semble, le convulsif

¹ OC, I, 496.

² OC, II, 239.

³ OC, II, 197.

⁴ OC, II, 769.

pressentiment, nous avons tous senti quelque chose d'analogue à cette dépression d'âme, à cette sensation de solitude croissante que nous avaient fait déjà connaître la mort de Chateaubriand et celle de Balzac, sensation renouvelée tout récemment par la disparition d'Alfred de Vigny. Il y a dans un grand deuil national un affaissement de vitalité générale, un obscurcissement de l'intellect qui ressemble à une éclipse solaire, imitation momentanée de la fin du monde.

Page admirable où, dans le cortège des grandes ombres, Chateaubriand figure au premier rang. Page digne du plus grand Chateaubriand. Baudelaire en fut imprégné dès l'adolescence¹.

ANDRÉ VANDEGANS

¹ On veut bien me signaler une allusion à Chateaubriand dans *Fusées*, XII, 18. Je la connaissais mais ne l'avais pas utilisée. C'est, en effet, un beau témoignage d'admiration, qui confirme ma conclusion. Voici le texte: «STYLE. La note éternelle, le style éternel et cosmopolite. Chateaubriand, Alph. Rabbe, Edgar Poe." Voir *OC*, I, 661.

BAUDELAIRE ET ROBESPIERRE: A LA RECHERCHE D'UNE «BELLE PHRASE» PERDUE

«Robespierre n'est estimable que parce qu'il a fait quelques belles phrases»¹. Quand l'auteur de *Mon cœur mis à nu* écrit ces lignes, l'enthousiasme de 1848² s'est englouti: De Maistre et Poe ont nettoyé l'esprit du poète³; la vie, surtout, a assombri son regard. Quelles sont ces «belles phrases» échappées au naufrage? Sauf erreur, les *Œuvres complètes* en mentionnent trois. Deux d'entre elles trouvent sans peine leur place dans les *Discours* de Robespierre: «Ceux qui tremblent se sentent coupables»⁴ et «l'homme ne voit jamais l'homme sans plaisir»⁵.

¹ *Mon cœur mis à nu*, VI; *OC*, I, 680.

² Sur le «robesspierrisme» de Baudelaire en 1848, voir *OC*, II, 1504; Claude Pichois et Jean Ziegler, *Baudelaire*, Paris, Julliard, 1987, p. 258, 260, 269.

³ «De Maistre et Poe m'ont appris à raisonner» (*Hygiène*, II; *OC*, I, 669).

⁴ «Pour moi, je le confesse, au risque de passer pour coupable («ceux qui tremblent se sentent coupables», disait ce fou de Robespierre), Javert m'apparaît comme un monstre incorrigible...» (*Critique littéraire*, «*Les Misérables*» par Victor Hugo; *OC*, II, 223). Texte cité de nouveau dans *Pauvre Belgique!*, XVIII; *OC*, II, 899. Robespierre avait dit exactement: «Je dis que quiconque tremble en ce moment est coupable; car jamais l'innocence ne redoute la surveillance publique» (Séance du 11 germinal, an II [31 mars 1794], *Contre la comparution à la barre de Danton, détenu; Œuvres de Maximilien Robespierre*, éd. Bouloiseau-Soboul (BS), t. X, p. 414). Baudelaire pouvait lire cette déclaration dans l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, de Buchez et Roux, t. XXXIII, 1837, et les *Œuvres de Maximilien Robespierre*, éd. Laponneraye, 3 vol., Paris, 1840.

Citées deux fois chacune par Baudelaire, elles remontent sans conteste à l'Incorruptible. Tout autre est le cas de la troisième: «Ceux qui ne croient pas à l'immortalité de leur être se rendent justice»¹. Citée elle-même deux fois, elle a fait jusqu'ici la croix des exégètes²: double occurrence chez Baudelaire, occurrence zéro chez Robespierre. Les chercheurs ont-ils mal cherché? Baudelaire aurait-il transcrit ou forgé une citation apocryphe? Nul besoin de recourir à ces hypothèses extrêmes: l'aphorisme, croyons-nous, remonte bien à Robespierre, mais la mémoire du poète en a remodelé la forme.

A deux reprises, en effet (rythme binaire apparemment lié à notre thème), Robespierre parlant à la Convention décocha - en substance - ce sarcasme à ses adversaires athées:

1. «Un grand homme, un véritable héros s'estime trop lui-même pour se complaire dans l'idée de son anéantissement. Un scélérat horrible à ses propres yeux, horrible à ceux d'autrui, sent que la nature ne peut lui faire de plus beau présent que le néant.» (Séance du 18 floréal an II [7 mai 1794], *Sur le rapport des idées religieuses et morales avec les principes républicains, et sur les fêtes nationales*³.)

⁵ «Pas d'autre séduction qu'un visage humain, la pure humanité réduite à son expression la plus pauvre. Mais, comme l'a dit, je crois, Robespierre, dans son style de glace ardente, recuit et congelé comme l'abstraction: "L'homme ne voit jamais l'homme sans plaisir!"» (*Les Paradis artificiels, Un mangeur d'opium*, III; *OC*, I, 455). Même citation dans le *Salon de 1859* à propos de Boudin: «Qu'il se rappelle que l'homme, comme dit Robespierre qui avait soigneusement fait ses *humanités*, ne voit jamais l'homme sans plaisir» (*OC*, II, 666). Baudelaire, sans la citer, dira combien «cette phrase est devenue inintelligible pour lui» (*Titres et canevas*, XII; *OC*, I, 593). La phrase fut prononcée par Robespierre dans son discours du 18 floréal an II [7 mai 1794], *Sur le rapport des idées religieuses et morales avec les principes républicains, et sur les fêtes nationales*; *BSS*, t.X, p. 458: «Les hommes ne se voient pas sans plaisir.»

¹ Cité dans *Mon cœur mis à nu*, XXXI (*OC*, I, 696) à propos du mot de Saint-Marc Girardin: «Soyons médiocres», et dans *Pauvre Belgique!*, XVIII (*OC*, II, 900) à propos des enterrements civils.

² Voir le constat d'échec loyalement fait par l'édition Crépet-Blin des *Journaux intimes*, Paris, Corti, 1949, p. 382.

³ *BS*, t.X, p. 454. (Cf. Laponneraye, t.III, p. 626.)

2. «Cet égoïsme des hommes non dégradés, qui trouve une volupté céleste dans le calme d'une conscience pure et le spectacle ravissant du bonheur public, vous le sentez en ce moment qui brûle dans vos âmes, je le sens dans la mienne. Mais comment nos vils calomnieurs la devineraient-ils? Comment l'aveugle-né aurait-il l'idée de la lumière? La nature leur a refusé une âme: ils ont quelque raison de douter, non seulement de l'immortalité de l'âme, mais de son existence.» (Séance du 8 thermidor an II [26 juillet 1794], *Contre les factions nouvelles et les députés corrompus*¹.)

«En substance», disions-nous. Plus qu'un référent littéral, c'est un canevas idéal que nous offrent ces phrases; on oserait presque dire: un premier jet. De cet avant-texte ampoulé et scolairement pathétique («immortalité de l'âme» sonne comme un sous-titre de manuel), Baudelaire a tiré un apophtegme incisif, digne de Bonald ou de Joseph de Maistre. Don pareil à celui qu'il fit à Leconte de Lisle dans une lettre à Ancelle: «Tous les élégiaques sont des canailles!»²; présent d'une mémoire créatrice au dandy de la Révolution, sacrificateur-sacrifié³.

JEAN DEPRUN

¹ BS, t.X, p. 554. (Cf. Laponneraye, t.III, p. 702.)

² Bruxelles, 18 février 1866; CPI, II, 611.

³ Nous faisons écho ici aux réflexions d'André Guyaux sur *Mon cœur mis à nu* (*Fusées, Mon cœur mis à nu, La Belgique déshabillée*, Folio n° 1727, Paris, Gallimard, 1991, p. 588).

«ASSOMMONS LES PAUVRES!»:
ENTRE LE *TU* ET LE *VOUS*

On a maintes fois relevé — le plus souvent pour en souligner le sarcasme cinglant — la boutade qui termine la version manuscrite d'*Assommons les pauvres!* (1865) et qui sera supprimée lors de la première publication du texte en 1869: «Qu'en dis-tu, Citoyen Proudhon¹?» Pour la plupart des commentateurs, cette question qui n'en est pas une signale avant tout l'immense distance idéologique qu'aurait traversée Baudelaire depuis la deuxième République quand son enthousiasme pour les idées proudhoniennes, voire pour Proudhon lui-même, ne semble pas contestable²: si Baudelaire invoque Proudhon à la fin d'*Assommons les pauvres!*, c'est pour se départir sans ambages de «tous ces entrepreneurs de bonheur public» dont les livres «où il est traité de l'art de rendre les peuples heureux, sages et riches, en vingt-quatre heures» faisaient rage «il y a seize ou dix-sept ans», autrement dit en 1848-1849. Mais, comme j'ai essayé de le démontrer ailleurs³, l'attitude de Baudelaire envers Proudhon et les idées proudhoniennes était, en 1864-1865, loin d'être simple. S'il trouve que l'homme n'a rien du dandy — «c'est ce que je ne lui pardonnerai jamais», écrit-il à Sainte-Beuve en janvier 1866 —, le fait reste que «la plume à la main, c'était un *bon bougre*»⁴, et, plus spécifiquement, «singulièrement respectable» en ce qui concerne ses idées sur

¹ *OC*, I, 1350.

² Voir Gretchen Van Slyke, «Dans l'intertexte de Baudelaire et de Proudhon: Pourquoi faut-il assommer les pauvres?», *Romantisme*, n° 45 (1984), 57-77.

³ Voir Richard D.E. Burton, *Baudelaire and the Second Republic. Writing and Revolution* (Oxford University Press, 1991), 324-352.

⁴ Lettre du 2 janvier 1866, *CPI*, II, 563.

l'économie¹. De plus, il a vraisemblablement été fort impressionné par la lettre à Félix Delhasse où — pour employer les termes de Baudelaire — Proudhon a développé jusqu'à l'outrance son «idée fixe de la banqueroute comme *salut*, et de l'abolition de la rente»². Bref, il n'est pas du tout certain que Baudelaire fût tout à fait hostile aux *idées* de Proudhon — passe pour l'homme lui-même — au moment où, à la fin de 1864 ou au début de 1865, il a rédigé *Assommons les pauvres!*

Conscient de cette ambivalence — antipathie envers la personne de Proudhon, sympathie apparente, même en 1865, pour certaines de ses idées —, j'ai interprété *Assommons les pauvres!* comme une sorte d'hommage détourné aux idées proudhoniennes, l'échange de coups entre le narrateur et le mendiant reproduisant, sous une forme volontairement burlesque, l'idée-clé du «système» de l'auteur de *Qu'est-ce que la propriété?*, à savoir la théorie et la pratique de la mutualité³. Ce faisant, j'ai bien relevé le fait que, dans la pointe finale du texte, Baudelaire tutoie le «Citoyen Proudhon» ainsi que le prescrivait la motion du 10 Brumaire an II selon laquelle «tous les républicains français» étaient «tenus de tutoyer ceux ou celles à qui ils parleront, à peine d'être déclarés suspects [...] car ils se prêteraient en ne le faisant pas au soutien de la morgue qui sert de prétexte à l'inégalité entre nous»⁴. Mais je n'ai pas assez souligné le contraste qu'il y a entre la façon dont le narrateur s'adresse au mendiant — «Monsieur, vous êtes mon égal!» — et celle dont il invoque, en le tutoyant, le *Citoyen Proudhon*. C'est bien cette tension entre le tutoiement et le vouvoiement et, corrélativement, entre «Monsieur» et «Citoyen» que je voudrais ici analyser d'un peu plus près.

La question du soi-disant «tutoiement républicain» était, on le sait, on ne peut plus brûlante pendant les années 1790 et, grâce à l'ouvrage classique d'Albert Soboul, *Les Sans-culottes* (1968), on peut

¹ Lettre à Ancelle, 8 février 1865, *CPI*, II, 453.

² Lettre à Ancelle, 4 février 1865, *CPI*, II, 452. Voir Burton, *Baudelaire and the Second Republic*, 340-342.

³ *Ibid.*, 345-350.

⁴ Cité d'après Michel Péronnet, *Les 50 mots clefs de la révolution française* (Toulouse, Privat, 1988), 63.

résumer ainsi les principales péripéties de la controverse. Réclamé dès décembre 1790 par le *Mercur national* dans un article intitulé «Sur l'influence des mots et le pouvoir du langage», le tutoiement se répand au sein des sociétés populaires en 1791 et 1792, au point qu'en décembre 1792 l'assemblée générale des Sans-culottes bannit le *vous* en tant que «reste de la féodalité» et impose le *tu* «comme le vrai mot digne des hommes libres». Vers la même époque, la société populaire de Sceaux déclare dans ses règlements que «les membres se traiteront de frères, se tutoyeront et s'appelleront par *citoyens* en abjurant absolument le mot *monsieur*», ainsi que l'avait déjà préconisé *La Chronique de Paris* en octobre 1792: «Si *vous* convient à *Monsieur*, *toi* convient à *Citoyen*.» Malgré les réserves des Girondins et de certains Montagnards (dont Robespierre), le tutoiement se généralise en 1793: selon une députation sans-culotte à la Convention, l'emploi du *vous* «oppose une barrière à l'intelligence des sans-culottes» et «sous le prétexte du respect [...] éloigne les principes des vertus fraternelles», alors que le tutoiement entretient «plus de familiarité apparente, plus de penchant à la fraternité, conséquemment plus d'égalité». Ceux qui persistent à vouvoyer leur interlocuteur sont désormais déclarés suspects «comme adulateurs et se prêtant par ce moyen à la morgue qui sert de prétexte à l'inégalité»¹. C'est vers cette époque que l'on pouvait voir, au théâtre des Cités-Variétés, *Le Vous et le Toi* du Citoyen Valcour ou, au Théâtre National, *La Plus Parfaite Egalité, ou le Tu et le Toi* du Citoyen Dorvigny², mais, à mesure que l'influence des sans-culottes recule, on constate une diminution symétrique dans l'emploi du tutoiement, critiqué «comme nous ramenant à un état de grossièreté et de rusticité» lorsqu'il est «employé par un grand nombre de fonctionnaires publics avec un ton dur et brutal qui offense, humilie et aliène les coeurs au lieu de les gagner à l'ordre présent des choses; et ce pernicieux effet se produit surtout dans les femmes à l'égard desquelles ce tutoiement est à tous égards peu convenable, peu généreux et peu moral» (Bouin, *Réflexions sur les abus d'autorité que commet le comité révolutionnaire de la section du Temple*). Après le 9 Thermidor, le tutoiement disparaît

¹ Albert Soboul, *Les Sans-culottes* (Seuil, 1979), 214-215.

² Voir Marie-Hélène Huet, *Rehearsing the Revolution. The Staging of Marat's Death 1793-1797*, trans. Robert Hurley (University of California Press, 1982), 74.

progressivement des débats publics, des conversations privées et du style épistolaire. Le *Vous* s'installe en maître d'une révolution maintenant embourgeoisée de fond en comble¹.

Il ne fait guère de doute que Baudelaire ne connût cette controverse concernant le *tu* et le *vous* ainsi que celle, corrélative, qui opposait «citoyen» à «Monsieur». Il connaissait très bien les discours de Robespierre, et singulièrement celui — il le cite par deux fois² — où l'Incorruptible déclare qu'il ne s'agit «plus de former des *messieurs*, mais des *citoyens*»³. Est-ce que la question du tutoiement se posait encore en 1848? S'il est certain que les barricadiers de février se tutoyaient à qui mieux mieux⁴, je n'ai pu trouver jusqu'ici de tentative de réimposer le tutoiement réglementaire, encore que certains enragés de 93 y aient sans doute rêvé, tout comme ils ont voulu, en 1848 et en 1871, réintroduire le calendrier républicain⁵. Par contre, il est clair que l'emploi de «Citoyen» était fort répandu en 1848 — on n'a qu'à feuilleter *L'Éducation sentimentale* pour le constater — mais, au fur et à mesure que la révolution se radicalisait, il semble avoir servi de distinction entre la gauche républicaine et ses adversaires conservateurs ou «modérés». Dans l'admirable *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques* (1849) de Louis Reybaud, le Baron Saint-G*** constate, en le déplorant, que «du citoyen on est allé au club, du club aux arbres de la liberté, des arbres de la liberté aux panaches révolutionnaires, et pour peu que cela dure, vous verrez en l'an 57 de la République, revenir les sans-culottides et les fêtes de la Raison». «Tout cela dans le mot citoyen?» rétorque Jérôme, émerveillé. «Oui, monsieur, oui, dit le gentilhomme en s'animant; il a blessé bien des âmes, croyez-le. Il a enhardi les uns, effrayé les autres. [...] Je n'en démords pas; ça été un fâcheux début et le germe

¹ Soboul, *Les Sans-culottes*, 215-216.

² *OC*, I, 455, et *OC*, II, 666.

³ Robespierre, *Discours et rapports à la Convention* (Union générale d'éditions, 1988), 275.

⁴ Voir, entre autres exemples, Daniel Stern, *Histoire de la Révolution de 1848* (Charpentier, 1862), I, 329.

⁵ Voir Burton, *Baudelaire and the Second Republic*, 299 (note 13).

de bien des folies¹.» Pourtant le même roman indique, tout comme *L'Éducation sentimentale*, que l'emploi de «Citoyen» n'entraînait nullement, en 1848, l'emploi du *tu*: même entre républicains de gauche, le vouvoiement semble avoir été normal. A cela il n'y a pas de meilleure preuve que la rencontre qui a eu lieu, probablement en août 1848, entre Baudelaire et Proudhon au cours de laquelle celui-ci aurait dit à celui-là: «Citoyen, voilà l'heure du dîner; voulez-vous que nous dînions ensemble²?»

Dans sa belle exégèse d' *Assommons les pauvres!*, Jonathan Monroe oppose le *vous* formel de Proudhon à Baudelaire en 1848 au *tu* par trop familier («mischievously familiar») de Baudelaire à Proudhon en 1865³. Mais ce que Monroe ne commente pas — et ce qui m'a échappé lors de ma première discussion du texte —, c'est le contraste encore plus frappant entre le tutoiement de Proudhon par Baudelaire (ou son délégué textuel) et le vouvoiement du mendiant par le narrateur: «Monsieur, *vous êtes mon égal!*» Comme on l'a vu, cet énoncé se fonde, selon les critères de l'an II, sur une contradiction flagrante: impossible d'être l'égal de quelqu'un qu'on vouvoie et qu'on traite de «Monsieur». Dans la logique du premier républicanisme, le narrateur offre une égalité *théorique* que nie d'emblée la «morgue» de son langage: son pseudo-égalitarisme se déconstruit dans et par sa propre formulation. Mais, *dans les conditions des années 1860*, il serait de toute évidence incongru, voire humiliant, si le narrateur se mettait à tutoyer le mendiant, en lui disant, par exemple, «ami, tu es mon égal», et ensuite «souviens-toi», «tes confrères», «sur ton dos», etc.: là aussi, l'énoncé se déconstruirait en s'énonçant. Dans ces circonstances, le vouvoiement, tout comme l'emploi de «Monsieur», est seul possible, et l'égalité qu'affirment l'un et l'autre est, par conséquent, bien plus une égalité «bourgeoise» qu'une égalité «républicaine» à la sans-culotte: même entre «égaux», il subsiste

¹ Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques* (Michel Lévy, 1849), 66.

² Lettre à Poulet-Malassis publiée dans *La Petite Revue*, 11 mars 1865, *CPL*, II, 469-470.

³ Jonathan Monroe, «Baudelaire's Poor: The *Petits poèmes en prose* and the Social Reinscription of the Lyric», *Stanford French Review*, IX, n° 2 (1985), 184.

une distance, voire une hiérarchie, que renforce, tout en les niant, le langage du narrateur.

L'emploi du *tu* pour s'adresser à Proudhon est à la fois symétrique et antithétique. Ce qui aurait été «politically correct» en 1793 est, de toute évidence, un solécisme en 1865, et d'autant plus si l'interpellé est mort — comme c'était peut-être le cas avec Proudhon¹ — au moment de la rédaction du texte: l'insulte, si insulte il y a, s'en va outre-tombe pour envelopper son objet «tel qu'en lui-même l'éternité le change». Dans ses lettres à ses amis les plus intimes — Asselineau, Poulet-Malassis — Baudelaire semble ne jamais se départir du *vous*, alors qu'ici il se permet de tutoyer quelqu'un qu'il n'avait rencontré qu'une ou deux fois, «il y a seize ou dix-sept ans», et cela avec une familiarité goguenarde qui frise la provocation, alors que l'usage quarante-huitard préconisait *vous* avec «Citoyen»². Le langage de l'égalité s'emploie donc pour exprimer la «morgue» d'un dandy, ce pseudo-aristocrate de l'âge bourgeois, envers un homme du peuple — Proudhon — qui était, on l'a vu, le contraire d'un dandy aux yeux de Baudelaire. Le tutoiement, tout comme le vouvoiement, sert à nier l'égalité qu'il semble affirmer: chaque fois, c'est le locuteur qui, en variant les pronoms, répartit le monde social à son gré.

Tout cela souligne combien il est aberrant de voir, comme certains ont voulu le faire³, un quelconque «révolutionnaire» dans le narrateur d'*Assommons les pauvres!*, un redresseur — «satanique» au besoin — des inégalités sociales et économiques du monde bourgeois. Sa «satisfaction», voire sa «jouissance», est de plier le monde à sa «théorie», de renforcer une supériorité — la sienne — tout en jouant le rôle d'un égalisateur. En même temps, l'adoption du discours de quarante-vingt-treize sert à mettre en relief la distance qu'il y avait entre la première et la deuxième République et, plus encore, entre celle-ci et les nouveaux limbes que sont les années 1860. Si 1848 était une reprise parodique de 1793, l'espèce de journée révolutionnaire renversée qui

¹ Voir Burton, *Baudelaire and the Second Republic*, 329.

² Le tutoiement est d'autant plus insultant que Baudelaire avait commencé par écrire «Pro» avant de le biffer et d'insérer «Citoyen»; *OC*, I, 1350.

³ Voir surtout Dolf Oehler, «*Assommons les pauvres!* Dialektik der Befreiung bei Baudelaire», *Germanisch-Romanische Monatschrift*, LVI (1975), 454-462.

se joue dans «cette banlieue déserte» en 1864-1865 ne peut être qu'une parodie de parodie, avec, en outre, un relent de sado-masochisme qui en accentue le caractère pervers. Si *Assommons les pauvres!* continue l'attaque, entamée dans *La Solitude*, *Le Miroir* et *Le Joujou du pauvre*, contre «les immortels principes de 1789» (*Le Miroir*), c'est d'une façon d'autant plus subversive qu'il les approprie pour les retourner contre eux-mêmes: le discours de l'égalité ne sert en fin de compte qu'à renforcer les inégalités qu'il semble contester. De même, en tutoyant Proudhon, Baudelaire se distance de celui-ci en singeant le langage de la fraternité, tout comme il a réussi à retourner l'idée proudhonienne de la mutualité contre elle-même en en poussant la logique jusqu'à une conclusion délirante. «Vous figurez-vous un Dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer¹?» Décidément, on n'en finira jamais avec les ambiguïtés de ce texte...

RICHARD D. E. BURTON

¹ *Mon coeur mis à nu*, OC, I, 684.

UN ADMIRATEUR DE BAUDELAIRE: PAUL JUILLERAT

Au cours de mes recherches relative à la «crise» de la jeunesse sous le second Empire, j'ai trouvé un recueil de vers dont, à ce qui m'a été dit, le Centre Baudelaire ne connaît pas l'existence.

Paul Juillerat publie *Soirs d'octobre* chez Dentu en 1861. Ses vers sont datés de 1842 à 1853, d'autres poésies étant simplement datées de «18...», ce qui peut leur assigner une année proche de 1861.

Juillerat emprunte des épigraphes à Méry, Banville, Amédée Rolland, Janin, Brizeux, Edouard Fournier, Murger, Joseph Autran, Reboul, K. Daclin et Maxime Du Camp. Parmi ces poètes, Baudelaire est bien représenté.

N'oublions pas ce que la *Revue anecdotique* écrivait des *Fleurs du Mal* de 1861: «Un petit événement littéraire que cette seconde édition.» Et Charles Asselineau: «Lorsque parut la seconde édition des *Fleurs du Mal*, on peut dire que Baudelaire était en pleine possession de la renommée»¹.

Dans «La Nuit du cœur», daté d'octobre 1842 et dédié à Emile Deschamps, on trouve parmi les épigraphes: «Ah! Seigneur, donnez-moi la force et le courage...» (p. 18). Dans «Abd-el-Kader», «les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts» (p. 80). Dans «Le Malheur»: «Sa [sic] jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage» (p. 150). Dans «Paris», «Le vieux Paris n'est plus...» (p. 376).

Les épigraphes ont sans doute été ajoutées, car «La Nuit du cœur» et «Le Malheur» sont datés, respectivement, d'octobre et de juillet 1842. «Paris» est daté de «septembre 18...». Si Juillerat n'a pas lu «Le Cygne» dans *La Causerie* du 22 janvier 1860 — cette revue n'a qu'une faible diffusion —, il l'aura lu, plutôt dans l'édition de 1861, qui paraît en février. *Soirs d'octobre* n'ayant été enregistré par la *Bibliographie de la France* que le 21 décembre 1861, Juillerat aura eu tout le temps de lire les *Fleurs* de 1861.

¹ Cités dans Cl. Pichois et J. Ziegler, *Baudelaire*, Julliard, 1987, p. 415 et 417.

Baudelaire a-t-il eu connaissance de *Soirs d'octobre*? Le nom de Juillerat est absent des index et répertoires baudelairiens, ce qui ne prouve pas qu'il ait ignoré cet admirateur.

Paul Juillerat est né à Nîmes en 1818, fils d'un pasteur¹. Il a mené parallèlement une carrière administrative au Ministère de l'Intérieur et une petite carrière d'homme de lettres. Celui-ci a publié deux autres recueils poétiques, *Lueurs matinales* (1838) et *Les Solitudes* (1840), des nouvelles, une comédie et un «drame antique», *La Reine de Lesbos*, représenté au Théâtre-Français en 1854. On ignore la date de son décès. Sa dernière œuvre est publiée en 1882.

CHRISTOPHE STOECKLIN

¹ Selon *DBF*.

BAUDELAIRE EN ALLEMAGNE: LA DONATION VENICE SAKELL

En 1992, Madame Venice P. Sakell a fait don au Centre de documents nombreux et fort intéressants qui vont heureusement compléter nos collections.

Le Professeur Sakell a obtenu son doctorat en 1963 à l'Université de Caroline du Nord à Chapel Hill. Le titre de sa thèse est: *Baudelaire in Germany. The Critical Reception, 1900-1957*. Les directeurs en étaient Alfred G. Engstrom, bien connu des baudelairiens, et Herbert W. Reichert. Le texte occupe les pages 1 à 193. Il est suivi, pages 195 à 257, de la Bibliographie chronologique de toutes les études que le Professeur Sakell avait repérées dans les ouvrages, revues et journaux. Madame Sakell a ensuite repris et développé la partie bibliographique. Son répertoire est intitulé: *Baudelaire in Germany 1869-1967. An annotated bibliography with Critical Commentary*.

Ouvert à l'année 1939, ce répertoire offre sur deux pages successives l'étude de Walter Benjamin: «Ueber einige Motive bei Baudelaire», publiée à Paris dans la revue animée par les Allemands de l'École de Francfort réfugiés en France, la *Zeitschrift für Sozialforschung*, et la thèse de Friedhelm Kemp: *Baudelaire und das Christentum*, publiée dans les *Marburger Beiträge zur romanischen Philologie*. Quelques mois plus tard, Walter Benjamin allait rencontrer la mort en essayant de passer de France en Espagne. Quelque mois plus tard, Friedhelm Kemp allait être mobilisé, mais comme interprète: Baudelaire et sa connaissance du français, il aime à le dire, lui épargnèrent le front de l'Est. Cinquante ans après Stalingrad, il vient d'achever, avec le concours de Wolfgang Drost et du signataire de ces lignes, la publication en traduction allemande des oeuvres complètes de Baudelaire et d'une partie de la correspondance, huit volumes qui font honneur aux éditions Hanser de Munich.

La thèse et la bibliographie commentée du Professeur Sakell sont accompagnées de très nombreux documents: les copies et les photocopies de tous les éléments dont sont constitués ces deux ouvrages.

C'est dire la richesse de cette donation que le Centre doit à la générosité de Madame Sakell. Que celle-ci veuille bien trouver ici l'expression de toute notre gratitude.

CLAUDE PICHOS

Il sera intéressant de comparer les éléments de ce fonds avec ceux que Thomas Keck a réunis et exploités dans son ouvrage *Der deutsche Baudelaire*, Heidelberg, Carl Winter, 1991. À la page 13 du premier volume, M. Keck indique qu'il connaît l'existence de la thèse de Mme. Sakell, mais qu'il en a pas eu connaissance.

ERRATA

Dans le *Bulletin Baudelairien* de décembre 1992 (t. 27, n° 2), deux erreurs ont entaché l'article de Jean Pellegrin. Page 72, après la citation de *Mon cœur mis à nu*, rétablir en alinéa: «Mais l'excès inverse est beaucoup plus captivant.» Page 73, ligne 6, après «bonheur³¹», rétablir: «Ou de la confusion perverse de l'esthétisme avec l'amour: l'enthousiasme de l'artiste avait éteint la jalousie de l'amant³²» et suivre à: «écrit Gautier».

LE CENTRE W. T. BANDY D'ÉTUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre, fondé à l'Université Vanderbilt en septembre 1968, est le seul de cette nature qui existe actuellement.

Bien qu'il possède quelques autographes et d'autres reliques, ce n'est pas un musée, mais une bibliothèque de recherches où ceux qui s'intéressent à la vie de Baudelaire et à l'interprétation de son œuvre comme à son influence ont chance de trouver, classés et répertoriés, les éléments dont ils ont besoin, à portée de leur main.

Le Centre possède d'importantes collections:

1. toutes les œuvres originales de Baudelaire;
2. les périodiques dans lesquels ont été publiés les pré-originales;
3. les réimpressions des œuvres;
4. toutes les éditions des œuvres complètes;
5. pratiquement, tous les livres publiés sur Baudelaire;
6. plusieurs milliers de volumes contenant des chapitres entiers ou des passages consacrés à Baudelaire;
7. dans des dossiers, plusieurs milliers d'articles et de coupures relatifs à Baudelaire;
8. plusieurs centaines de traductions des œuvres de Baudelaire dans toutes les langues.

Le cerveau du Centre est une bibliographie exhaustive des œuvres de Baudelaire comme des études écrites sur lui: quelque 60.000 fiches et références informatisées. Grâce à une subvention du National Endowment for the Humanities, les livres et périodiques ont été classés selon le système de la Library of Congress. Un ordinateur est à la disposition des visiteurs du Centre.

Le BULLETIN BAUDELAIRIEN, publié par le Centre, a été fondé en 1965. Les articles doivent être écrits en français.

